



Que reste-t-il de la distinction compétence-performance dans les théories fondées sur l'usage ?

Jean-Pierre Chevrot

► To cite this version:

Jean-Pierre Chevrot. Que reste-t-il de la distinction compétence-performance dans les théories fondées sur l'usage ?. Mémoires XXI de la Société Linguistique de Paris, Peeters Publisher, pp.49-68, 2012. hal-00850507

HAL Id: hal-00850507

<https://hal.science/hal-00850507>

Submitted on 7 Aug 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chevrot, J.-P. (2012). Que reste-t-il de la distinction compétence-performance dans les théories fondées sur l'usage ? Mémoires XXI de la Société Linguistique de Paris, 21, Peeters Publisher, 49-68.

QUE RESTE-T-IL DE LA DISTINCTION COMPÉTENCE-PERFORMANCE DANS LES THÉORIES FONDÉES SUR L'USAGE ?

Jean-Pierre Chevrot

Laboratoire Lidilem, université de Grenoble, Institut Universitaire de France

Résumé

L'approche du langage fondée sur l'usage fédère des courants partageant l'hypothèse de travail selon laquelle le fonctionnement et la genèse du langage émergent de son usage. Bien qu'ils critiquent ou rejettent la distinction compétence-performance, les tenants de ce courant continuent à l'utiliser. L'examen des principales reformulations de la distinction chomskyenne dans trois champs scientifiques (psycholinguistique cognitive, ethnographie de la communication, sociolinguistique variationniste) fait apparaître que l'approche fondée sur l'usage met en œuvre une conception intégratrice de la compétence qui inclut et parfois généralise des éléments issus de ces reformulations : processus cognitifs, aspects socioculturel de l'interaction, variation et dimension probabiliste. La performance quant à elle renvoie essentiellement aux données recueillies alors que la notion d'*événement d'usage* décrit un épisode interactionnel doté d'une dynamique propre. De la formulation chomskyenne initiale, il subsiste la notion de système, la connaissance linguistique n'étant pas seulement perçue comme un ensemble de processus et de décisions mobilisés dans le temps bref de l'interaction, mais aussi comme une structure permanente de connaissances sur la langue. Du fait de cette volonté intégrative, l'approche fondée sur l'usage rencontre, comme ses prédécesseurs, des difficultés pour conceptualiser le lien entre connaissances linguistiques et connaissances sociales (indexicalité). Des éléments récents issus des neurosciences cognitives et de la théorie des exemplaires offrent des pistes pour relever ce défi interdisciplinaire.

Abstract

The usage-based approach to language brings together approaches that share the same working hypothesis i.e. that the genesis of language and the way language works both emerge from its usage. Although proponents of this approach criticise or reject the competence-performance distinction, they nonetheless continue to use it. A historical overview of the main reformulations of the Chomskian distinction in three scientific fields (cognitive psycholinguistics, the ethnography of communication and variationist sociolinguistics) establishes that the usage-based approach implements an integrative conception of competence. This conception includes, and sometimes generalises, elements drawn from these reformulations (cognitive processes, socio-cultural aspects to interaction, variation and the probabilistic aspect). As for performance, it seems to be understood as a series of data whereas the notion of *usage event* describes an interactional episode with its own dynamics. What remains of Chomsky's initial formulation is the idea of a system, with linguistic knowledge being understood not only as a set of processes and decisions called upon during the brief moment of the interaction, but also as a permanent structure of knowledge about language. Due to this desire for integration, the usage-based approach encounters the same difficulty that hampered some of its predecessors: how to model the link between linguistic and social knowledge (indexicality). However, recent elements drawn from cognitive neuroscience and exemplar theory can offer possible ways of meeting this interdisciplinary challenge.

1. Introduction

L'approche fondée sur l'usage fédère un ensemble interdisciplinaire de courants scientifiques partageant la même perspective sur le langage. Leur hypothèse de travail commune est de considérer l'usage du langage en contexte comme le principe explicatif de son organisation, de son fonctionnement, de sa genèse et de son évolution. En d'autres mots, les formes linguistiques émergent de l'usage (Legallois & François, 2011).

Dans l'introduction de leur livre-manifeste en faveur de l'approche fondée sur l'usage, Kemmer & Barlow (2000) énoncent plusieurs principes qui rompent avec « les tendances dominantes de la linguistique de la génération précédente » et l'orientation vers « un système plus ou moins fixe, susceptible d'être étudié indépendamment du contexte (...) et de ses interactions avec d'autres aspects de la cognition » (notre traduction). L'examen de ces principes montre qu'ils s'opposent non seulement aux fondements de la grammaire générative, mais plus généralement aux principales hypothèses de travail des structuralismes européens et américains. Dans la conception fondée sur l'usage, les connaissances qui sous-tendent la production et la réception du langage ne sont pas spécifiques car elles mobilisent des dispositifs mentaux prenant en charge d'autres capacités. Ces connaissances ne sont pas homogènes car elles s'organisent en réseaux de variantes dont la probabilité d'occurrence dépend du locuteur et du contexte. Ces connaissances ne sont pas permanentes puisqu'elles émergent dynamiquement, quand l'activité langagière le requiert, à partir des traces mémorisées d'épisodes interactionnels mêlant des informations linguistiques (forme et sens) et des informations indexicales¹. Ces connaissances ne sont pas nécessairement abstraites car elles incluent des séquences d'unités mémorisées globalement et les généralisations prennent la forme de schémas reliant entre eux ces éléments concrets. Enfin, ces connaissances ne sont pas organisées en catégories discrètes dont la propriété fondamentale serait « d'être ce que les autres ne sont pas ». Au contraire, la représentation d'un objet linguistique inclut des éléments concrets impliqués dans la représentation d'autres objets linguistiques.

Cet ensemble de principes offre ce que Bybee & McClelland, (2005) nomment une alternative au paradigme combinatoire. Malgré cette

¹ Nous utiliserons le terme *indexical* pour désigner les informations socioculturelles (contexte d'usage, genre, âge, statut, origine régionale, ethnique ou nationale) et pragmatiques (effets illocutoires ou informationnels) associées aux formes linguistiques.

volonté de rupture, les théories fondées sur l'usage ont récupéré certaines notions centrales des conceptions antérieures. Tel est le cas de la notion de compétence, corrélativement à celle de performance, qui apparaît sous le plume de leurs plus ardents défenseurs.

L'usage de la distinction compétence-performance dans les théories fondées sur l'usage

Dans le livre où Tomasello (2003) applique le point de vue de l'usage à l'acquisition du langage, on compte 69 occurrences du terme *compétence* et 31 du terme *performance*. Ces occurrences ne sont pas limitées aux passages où l'auteur critique la distinction théorisée par Noam Chomsky. Au contraire, Tomasello considère la compétence linguistique comme l'objet même des approches basées sur l'usage. Il en propose une définition constructionniste :

(...) in recent years a new view of language and human linguistic competence has begun to emerge. This view is represented by a group of theories (...) called usage-based linguistics to emphasize their central processing tenet that language structure emerges from language use (p.5).

The alternative is to look at linguistic competence, not in terms of the possession of a formal grammar of semantically empty rules, but rather in terms of the mastery of a structured inventory of meaningful linguistic constructions (p.99).

La plupart des occurrences du terme *performance* (21/31) sont liées à des passages où l'auteur cite et critique la distinction chomskyenne. Les autres apparitions, pour l'essentiel, décrivent les données linguistiques recueillies lors d'observations d'enfants en cours d'acquisition.

L'introduction de Kemmer et Barlow (2000) montre la même ambiguïté. Les auteurs rejettent l'opposition mais continuent à l'utiliser. Le commentaire qui suit l'énoncé du troisième principe ("Comprehension and production as integral, rather than peripheral, to the linguistic system") est explicite de ce point de vue :

Given that usage events drive the formation and operation of the internal linguistic system, the structure of this system is not separate (...) from the (cumulative) acts of mental processing that occur in language use. The speaker's linguistic ability (...) is constituted by the regularities in the mental processing of language. On this view, it does not make sense to draw a sharp distinction between what is (...) called 'competence' and 'performance', since performance is itself part of a speaker's competence. Instead of viewing language processing as something external to system, which happens only to

the outputs of competence, processing is rather to be seen as an intrinsic part of the linguistic knowledge system (p. xi).

Le propos général est de dissoudre la distinction compétence-performance dans la cognition, la capacité linguistique étant identifiée aux opérations cognitives formant l'activité mentale qui sous-tend la compréhension et la production du langage (accès lexical, encodage grammatical, etc.). Mais certains détails révèlent les spécificités et les contradictions des auteurs. Premièrement, la capacité linguistique, bien qu'identifiée aux processus cognitifs brefs déployés dans le temps de l'interaction, n'en est pas moins dotée d'une certaine permanence. Elle est définie comme un système interne de connaissances linguistiques formé par l'accumulation des traces de l'activité mentale. Deuxièmement, puisque les auteurs affirment qu'il n'y a plus lieu de tracer une délimitation nette (*sharp distinction*) entre compétence et performance, il faut en conclure qu'il subsiste une distinction entre ces deux perspectives sur les faits de langage. Troisièmement, les auteurs font un choix parmi les possibilités de relations topologiques entre performance et compétence : la performance est incluse à la compétence.

Parce que l'approche fondée sur l'usage se veut intégrative, elle emprunte ses orientations à différentes conceptions qui l'ont précédée. L'opposition compétence-performance existait avant Chomsky. Ultérieurement, elle a été reformulée par d'autres courants que la grammaire générative. Pour comprendre ce qu'il reste de cette distinction dans les théories fondées sur l'usage, il faut tracer l'historique des principales oppositions analogues qui ont jalonné l'étude du langage et pointer leur influence.

La filiation entre la distinction opérée par Chomsky (1965) et les notions de *langue* et de *parole* chez Saussure ([1916] 1981) a été largement analysée (Laks, 1980 ; Clark, 2007, *inter alia*). Une différence majeure est que Chomsky restitue au « sujet individuel » une compétence « que la tradition lui accordait (...) sous la forme d'une participation mystérieuse à la langue » (Bourdieu, 1975). Cette individualisation de la connaissance linguistique rompt avec la conception collective de Saussure (Laks, 1980), pour qui la langue « n'existe parfaitement que dans la masse » (Saussure, [1916] 1981 : 30). Elle est en accord avec les notions de compétence et de performance qui ont vu le jour en psychologie et qui, parallèlement à la conception saussurienne, ont sans doute influencé la conception chomskyenne.

La distinction compétence-performance et la psychologie cognitive

La première distinction analogue à l'opposition compétence-performance telle que théorisée par Chomsky est le fait de psychologues du courant behaviouriste souhaitant compléter les théories du comportement en les dotant de variables inférables à partir de l'observation du comportement (Miller, 1975). Ainsi, Tolman distinguait dès les années 30 entre l'apprentissage et le comportement qui le met en œuvre. L'apprentissage peut être latent et s'exprimer ultérieurement par une réponse comportementale (Tolman & Honzik, 1930).

Une part importante des confusions autour de la distinction compétence-performance vient du fait que la psychologie du langage des années 60 a utilisé les mêmes termes pour désigner deux oppositions distinctes (Mehler, 1969 ; de Boysson-Bardies & Mehler, 1966). Fodor et Garrett (1966) ont explicité avec netteté cette ambiguïté. La première acception tend à séparer les mécanismes cognitifs (que nous appellerons performance-1) de l'organisation de l'information linguistique (compétence-1). La seconde s'inscrit dans la filiation de la distinction de Tolman. Elle oppose le comportement effectif (performance-2) aux mécanismes cognitifs qui le sous-tendent (compétence-2). Dans cette double opposition, les mécanismes cognitifs sont tantôt assimilés à la performance (conception linguistique), tantôt à la compétence (conception psychologique).

Sutherland (1966) a précisé les deux sens de la notion de compétence qui découlent de cette double opposition en prenant l'exemple de deux machines – l'une analogique et l'autre digitale - qui effectuent des additions sur les entiers. Ces machines remplissent une fonction identique quant à l'information arithmétique (compétence-1), dont on peut préciser les relations entrée-sortie ou la structure logique (par exemple, cardinal de la réunion d'ensembles disjoints). Toutefois, du fait des différences dans leur conception, les processus internes de ces deux machines (compétence-2) sont nécessairement différents. Les deux machines ont une compétence-1 identique mais des compétences-2 distinctes. Parmi ces

deux acceptions de la notion de compétence, Chomsky privilégie nettement la première² :

(...) une grammaire générative n'est pas un modèle du locuteur ou de l'auditeur. Elle tente de caractériser de la façon la plus neutre la connaissance de la langue qui fournit sa base à la mise en acte effective du langage (...). Lorsque nous disons qu'une grammaire engendre une phrase (...), nous entendons simplement que la grammaire assigne (une) description structurale à la phrase. Lorsque nous disons qu'une phrase a une certaine dérivation (...), nous ne disons rien sur la manière dont un locuteur ou un auditeur pourrait procéder (...) pour construire une telle dérivation. Ces questions appartiennent à la (...) théorie de la performance. Sans aucun doute, un modèle (de la performance) comprendra, comme un de ses composants fondamentaux, la grammaire générative où se formule la connaissance que le locuteur a de sa langue ; mais cette grammaire générative (...) n'engage ni le caractère ni le fonctionnement d'un modèle perceptuel ou d'un modèle de production de la parole (Chomsky, [1965] 1971 : p.19-20).

Si le but de la théorie linguistique est bien de « découvrir une réalité mentale sous-jacente au comportement effectif » (p.13), celle-ci est distincte des processus cognitifs au sens où l'entendent les psychologues. La notion de compétence-1, l'organisation de l'information linguistique, est donc prise dans une double opposition. Elle se distingue à la fois des mécanismes cognitifs - c'est-à-dire la performance-1 ou la compétence-2 - et de « l'emploi effectif de la langue dans des situations concrètes » (Chomsky, [1965], 1971 : p.13) - c'est-à-dire la performance-2.

Dès ses origines, la psycholinguistique n'a pas ignoré cette double opposition. Dans la dialectique entre modèles cognitifs et données expérimentales, les psycholinguistes ont invité un troisième acteur : l'organisation de l'information linguistique (compétence-1), autrement dit une théorie du système linguistique. L'importance accordée par la psycholinguistique à ce troisième acteur a rythmé l'alternance des périodes de rapprochement et de distance avec la linguistique : de la psycholinguistique « assujettie » des années 60, vouée à valider la plausibilité cognitive du système de règles et de transformations, au tournant des années 70, marqué par une prise de distance (Caron, 2001).

Du fait de leur volonté intégrative, les théories fondées sur l'usage proposent une *nouvelle alliance* entre linguistique et psycholinguistique,

² Les conceptions ultérieures de Chomsky sont loin d'être aussi catégoriques. Dans le programme biolinguistique (Hauser, Chomsky & Fitch, 2002), la faculté de langage au sens étroit, réduite à la récursion, doit nécessairement avoir un statut cognitif puisque ses sorties sont envoyées aux systèmes sensori-moteurs et conceptuel-intentionnel.

qui passe notamment par l'adoption d'une théorie linguistique, les grammaires de construction (Bates, 1998). En conséquence, ce courant a hérité de la nécessité d'élaborer un modèle de compétence sous deux contraintes. Il doit être compatible avec le comportement linguistique révélé par l'observation ou par les traces qu'il laisse dans les corpus. Il doit aussi rendre compte des relations entre fonctionnement cognitif et structure de la connaissance linguistique.

Ainsi, on comprend mieux les contradictions de Kemmer et Barlow (2000) dans leur approche de la compétence. Premièrement, ils acceptent simultanément une conception psychologique de la compétence – les opérations mentales de production et de réception déployées dans le temps de l'interaction – et une conception linguistique – un système de connaissances. Deuxièmement, en affirmant que la frontière entre compétence et performance n'est pas nette, sans toutefois en rejeter l'existence, ils reconnaissent la distinction entre les deux sens de la notion de compétence, tout en soulignant l'interaction entre eux : les processus cognitifs sont informés par le système de connaissances linguistique, mais leur action contribue à restructurer ce système. Troisièmement, leur affirmation que la performance est une partie de la compétence³ est un raccourci. Elle signifie que leur conception de la compétence inclut certains aspects, notamment les opérations mentales, que la conception chomskyenne abandonne à une théorie de la performance.

L'histoire de la distinction compétence-performance continue avec la version de Hymes (1972), qui intègre les capacités sociales et culturelles sous-tendant l'usage.

La distinction compétence-performance et l'ethnographie de la communication

Dans son texte fondant la notion de *compétence de communication*, Hymes (1972) prend appui, dès les premières pages, sur la distinction de Chomsky, dont il présente lui aussi deux acceptions :

When one speaks of performance, then, does one mean the behavioral data of speech? or all that underlies speech beyond the grammatical? or both? (...) The difficulty can be put in terms of the two contrasts that usage manifests:

I (underlying) competence v. (actual) performance;

³ Du point de vue de la grammaire générative, cette affirmation n'a pas de sens : la compétence ne peut pas inclure ce que sa définition rejette.

2 (*underlying*) *grammatical competence* v. (*underlying*) *models/ rules of performance* (p.62).

La première distinction renvoie à l'opposition générale entre une connaissance sous-jacente et sa mise en œuvre effective. La seconde distinction renvoie à deux types de connaissance sous-jacente : connaissance de la grammaire et connaissance des règles régissant l'usage. Hymes (1972) en conclut que la connaissance sous-tendant la mise en œuvre du langage dans le contexte social et culturel est une part de la compétence :

(...) I find it impossible to understand what stylistic "rules of performance" could be, except a further kind of underlying competence, but the term is withheld (...). To grasp the intuitions and data pertinent to underlying competence for use requires a sociocultural standpoint (p. 62).

L'intégration des connaissances sous-tendant l'usage conduit Hymes à développer une notion de compétence qui inclut deux composantes : une connaissance tacite et une habileté pour l'usage. La connaissance se décline sous quatre dimensions. Le locuteur sait si un fait culturel – et donc un énoncé ou une interaction – sont formellement possibles (conformes à une « grammaire » intériorisée), réalisables (conformes aux moyens cognitifs disponibles), appropriés (conformes aux normes et valeurs), probables (conformes à la fréquence d'occurrence des faits culturels). Cette dimension probabiliste de l'apport de Hymes, souvent oubliée, est clairement affirmée⁴. L'habileté pour l'usage inclut certains facteurs émotionnels ou motivationnels impliqués dans l'interaction - courage, présence d'esprit, confiance, etc. – que nous réunirons sous le terme de *dispositions vis-à-vis de l'usage*. Ces facteurs peuvent affecter l'une ou l'autre des quatre dimensions de la connaissance. Enfin, Hymes estime que les processus cognitifs étudiés par la psycholinguistique font partie de la compétence, soit qu'ils en forment une troisième composante, soit qu'ils fassent partie de l'habileté pour l'usage⁵. Cette intégration des dimensions cognitives est un autre aspect souvent oublié de la compétence de communication.

⁴ "The capabilities of language users do include some (perhaps unconscious) knowledge of probabilities and shifts in them as indicators of style, response, etc." (Hymes, 1972 : 67).

⁵ "The "performance models" studied in psycholinguistics are to be taken as models of aspects of ability for use, relative to means of implementation in the brain, although they could now be seen as a distinct, contributory factor in general competence" (p.64).

Hymes renouvelle également la notion de performance, lui prêtant un sens proche de celui qu'on trouve dans les arts du spectacle : un événement interactionnel, doté d'une dynamique propre et de propriétés émergentes.

Here the performance (...) is not identical with a behavioral record, or with the imperfect or partial realization of individual competence. It takes into account the interaction between competence (...), the competence of the others, and the cybernetic and emergent properties of events themselves (p.65).

Un premier lien de filiation entre la compétence de communication et l'approche fondée sur l'usage est la volonté d'intégration des connaissances sociales et culturelles. Les défenseurs de cette approche les considèrent comme inhérentes aux constructions (Goldberg, 2003)⁶. Parce que le système linguistique est interconnecté aux autres systèmes de connaissances, parmi lesquels les modèles culturels, son fonctionnement ne peut pas être autonome (Kemmer et Barlow, 2000). Toutefois, comme l'explique Désagulier (2011), ce projet d'intégration progresse lentement. Un des obstacles est le format périphrastique des spécifications sociales ou pragmatiques. En effet, s'il est possible de caractériser la valeur d'usage d'une construction par une périphrase (construction passive : *Saillance discursive de l'action et de son résultat* ; construction négative avec *ne* : *Usage cultivé/formel*), il est incommode de mettre en relation cette formulation avec les notations atomistes de la morphosyntaxe, de la phonologie, de la sémantique. Il est alors difficile d'analyser ce que les mécanismes d'interprétation pragmatique ou la production du sens social doivent aux éléments constitutifs de la construction. En outre, cette association entre une périphrase et un objet linguistique ne dit rien de l'implémentation cognitive des relations entre connaissances linguistiques et connaissances sociales.

La seconde filiation entre l'œuvre de Hymes et l'approche fondée sur l'usage, jamais perçue à notre connaissance, concerne la grande proximité entre la notion d'événement d'usage (*usage event*) développée par ce courant et la conception de la performance comme événement interactionnel. Les événements d'usage n'ont pas le statut de données enregistrées, ni celui de comportements individuels actualisant une connaissance sous-jacente. Ils occupent une fonction centrale dans la théorie elle-même. Kemmer et Barlow 2000 : p. iix-ix) les définissent

⁶ "Facts about the use of entire constructions, including register (e.g. formal or informal), dialect variation and so on, are stated as part of the construction as well" (p.221).

comme des épisodes de production et de compréhension du langage, qui sont à la fois les produits du système linguistique et le matériau concret à partir duquel ce système émerge sous forme de schémas encodant des régularités. Ils impliquent plusieurs locuteurs, le circuit production-réception, l'interaction. Tomasello (2003) ne définit pas explicitement la notion d'évènement d'usage, mais il l'utilise dans un sens proche de celui de Hymes pour désigner les épisodes interactionnels pendant lesquels l'enfant participe à des scènes d'attention jointe, rencontre les énoncés d'autrui, apprend à construire la référence, à « lire » et s'approprier les intentions communicatives et leurs relations aux formes linguistiques.

En bref, les théories fondées sur l'usage ont poursuivi le geste accompli par Hymes : l'intégration des connaissances sociales et culturelles à la compétence et la prise en compte de la dynamique interactionnelle pour lier performance et compétence. Toutefois, ce projet souffre de l'incompatibilité des formats dans lesquels sont formulées les connaissances linguistiques et les connaissances indexicales. Plus généralement, nous manquons d'une théorie des liens entre connaissances du monde social et connaissances linguistiques.

Le troisième courant qui a redéfini la distinction compétence-performance a justement tenté d'introduire les faits sociaux au cœur du dispositif notationnel de la linguistique. Il s'agit de la sociolinguistique variationniste.

5. La distinction compétence-performance et la sociolinguistique variationniste

On peut dater l'avènement du variationnisme par la publication de l'article de Weinreich, Labov et Herzog (1968) qui défend une conception de la langue comme système hétérogène et instable du fait de son fonctionnement interne et du lien intime qu'il entretient avec la structure sociale, elle-même évolutive, composite et stratifiée (Laks, en préparation). La description de cette hétérogénéité est opérationnalisée par l'examen empirique de variables sociolinguistiques, points du système où le locuteur peut dire la même chose de différentes façons, les variantes étant identiques dans leur valeur de référence et de vérité mais différentes quant à leur valeur sociale (Labov, 1972: 271). L'omission du *ne* de négation (Armstrong, 2002) ou la réalisation des liaisons facultative (Durand et Lyche, 2008) sont des variables bien décrites du français.

Les règles variables sont le dispositif notationnel mis en œuvre pour modéliser ces points de variation. S’inscrivant dans la suite de la phonologie générative (Chomsky et Halle, 1968), ces règles consistent en la réécriture d’une séquence de symboles en fonction de contraintes contextuelles. Une règle variable se présente généralement sous le format $A \rightarrow \langle B \rangle / \langle F_1 \rangle C_1 __ C_2 \langle F_2 \rangle$, qui signifie : l’élément linguistique A est réalisé variablement B quand il est précédé et suivi des éléments contextuels C_1 et C_2 ; la présence de F_1 et F_2 avant ou après A est un facteur favorisant l’application de la règle (Lyche & Durand, 1999). Des poids calculés par une technique statistique spécifique à partir des fréquences observées caractérisent la force de l’influence de chacun des facteurs. Ces facteurs sont généralement des traits linguistiques tels que l’accentuation de la syllabe porteuse d’un phonème variable ou la présence d’une frontière de morphème. Bien que la pratique la plus courante soit de lister les facteurs sociaux ([+jeune], [+femme]) à part, certains auteurs les ajoutent directement dans le formalisme de la règle (Fasold, 1991).

C’est à partir de l’opposition entre performance et compétence que la notion de règle variable est présentée par Cedergren & Sankoff (1972), puis défendue âprement par Sankoff & Labov (1979) en réponse aux critiques. L’hypothèse de travail est que les patrons fréquentiels observés dans la performance documentent la nature probabiliste de la compétence.

Speech performances are here considered as statistical samples drawn from a probabilistic language competence (Cedergren & Sankoff, 1972 : 1).

Cette affirmation a provoqué de vives réactions. Une douzaine de publications parues entre 1972 et 1984 attestent d’une véritable bataille entre défenseurs et détracteurs des règles variables. A nouveau, le débat est brouillé par la confusion entre les versions psychologiques et linguistique de la compétence. Une critique centrale adressée au modèle est que l’esprit humain n’est pas capable de mémoriser et de reproduire des patrons statistiques rencontrés dans l’input (Bickerton, 1971 ; Marcellesi & Gardin, 1974)⁷. Sur ce point précis, la réponse de Sankoff & Labov (1979) est identique à la position de Chomsky ([1965], 1971)

⁷ On sait maintenant que le fond de la critique est incorrect. Les travaux sur l’apprentissage statistique ou l’apprentissage implicite ont largement démontré cette capacité chez l’homme, quel que soit son âge (Perruchet & Pacton, 2006).

quand il exclut les processus cognitifs de sa définition de la compétence.

Les règles variables ne sont pas un modèle des processus cognitifs :

(...) nowhere were the probability calculations identified with psycholinguistic or neurolinguistic mechanisms nor was the specific existence of such mechanisms postulated (...). The theory that we are constructing is not a new form of model-building, and we do not make the error of confusing the set of rules we write with the grammatical processes that people use (p.216-217).

Il faut en conclure que les règles variables reposent sur une conception linguistique de la compétence (compétence-2). Elles décrivent la structure de la connaissance linguistique, dont Labov et ses collègues défendent le caractère probabiliste. Comme en atteste le pluriel utilisé par Cedergren & Sankoff, *les performances* sont les données où se manifestent les fréquences, à partir desquelles le chercheur construit un modèle et calcule des probabilités (performance-1).

La façon dont Labov et ses collaborateurs situent les informations indexicales dans leur conception probabiliste de la compétence est moins nette que leur position vis-à-vis de la plausibilité cognitive. Affirmer que de telles informations sont des facteurs de la compétence ne revient pas à postuler comme Hymes (1972) qu'elles en sont une composante. Comme le prouvent les titres de ses trois plus récents livres sur le changement linguistique, Labov (1994, 2001, 2010) continue à opposer les facteurs linguistiques qu'il qualifie d'internes aux facteurs cognitif, sociaux et culturels.

Dès les années 90, Fasold (1991) constatait que le dispositif notationnel des règles variables s'était éteint paisiblement, sans débats. Il en reste une technique d'analyse statistique bien adaptée aux données de la variation. Toutefois les règles variables et plus largement le variationnisme ont contribué à réhabiliter les notions de fréquence et d'hétérogénéité dans l'approche scientifique du langage. Après « l'anathème » prononcé par Chomsky à l'encontre de Skinner (Menn & Matthei, 1992), les considérations relatives à la « répétition du stimulus » ont longtemps fait défaut. De fait, si les phénomènes de fréquence expliquent bien comment des représentations déjà disponibles sont renforcées, ils rendent compte plus difficilement de l'intégration de nouvelles informations au système (Roepers, 2007). Malgré cette difficulté, les théories fondées sur l'usage placent la notion de fréquence au centre de leur système explicatif. Le second principe énoncé par Kemmer & Barlow (2000 : p. x), simplement intitulé « The importance of

frequency », souligne le rôle indispensable de cette notion dans toute entreprise théorique concernant le langage.

Les théories fondées sur l'usage partagent avec le variationnisme le projet de tisser des relations directes entre les phénomènes fréquentiels et le fonctionnement et la genèse des connaissances linguistiques. En d'autres termes, la fréquence informe la grammaire (Legallois et François, 2011). Elle détermine l'ancrage d'une unité, d'une séquence d'unités ou d'un patron, c'est-à-dire leur degré de routinisation cognitive. La trace que laisse la fréquence sur les unités et les constructions elles-mêmes se manifeste par une modification de leur disponibilité (selon les modèles, une modification de leur « force », de leur « poids », de leur « seuil d'activation »). La fréquence modifie également l'inventaire des unités et les relations entre elles. Ainsi, une séquence fréquente d'unités co-occurentes tend à fonctionner « comme un tout », à perdre sa motivation sémantique initiale et à subir une érosion phonologique (Bybee, 2006). Enfin, les effets de fréquence affectent les relations entre formes et fonctions ainsi que les relations entre une construction et ses instances. Si un patron général est représenté par un nombre limité d'instances fréquentes, ces dernières sont facilement mémorisables, mais le patron est peu propice à la généralisation. Inversement, un patron représenté par de nombreuses instances peu fréquentes est plus facilement généralisable, alors que chacune de ses instances est plus difficile à mémoriser. Dans les théories fondées sur l'usage, l'influence de la fréquence est donc une notion explicative centrale qui rend compte de la disponibilité et du caractère généralisable des représentations linguistiques.

Corrélativement, la place de la variation est également prépondérante, comme l'explicite le septième principe énoncé par Kemmer & Barlow (2000 : p. xviii) : « The intimate relation between usage, synchronic variation, and diachronic change ». Cette prise en compte du lien entre variation et changement comme propriété résultant de la dynamique de l'usage vaut pour adhésion au programme variationniste⁸, comme le revendique Geeraerts (2007) : « in the actual practice of usage-based enquiry, grammatical analysis and variationist analysis will go hand in hand ». Toutefois, la notion de variation mise en œuvre par l'approche fondée sur l'usage est plus large que celle que manipule la sociolinguistique variationniste. Elle inclut l'ensemble des possibilités

⁸ Il est utile de mentionner également la relation avec la notion de synchronie dynamique développée par André Martinet (1990).

linguistiques autorisées par le réseau des constructions. Ces dernières étant interconnectées sur la base de leurs similarités formelles et fonctionnelles, une compétition s'instaure entre certaines d'entre elles pour remplir une fonction identique. De ce point de vue, le processus cognitif sélectionnant une variante sociolinguistique ne serait pas différent du choix entre deux options syntaxiques (nominalisation ou complétive) ou lexicales (synonymie, périphrase). Le traitement des variantes sociolinguistiques et celui des autres aspects du langage seraient ainsi redevables des mêmes habiletés cognitives : la capacité à organiser en réseaux des épisodes mémorisés d'expérience langagière et la sensibilité aux patrons fréquentiels (Kemmer & Israel, 1994). Considérer la variation sociolinguistique comme le résultat d'une compétition entre des constructions pondérées par leur disponibilité est une voie prometteuse, déjà mise en œuvre pour rendre compte du fonctionnement de la liaison facultative chez l'adulte (Bybee, 2001) ou de son acquisition par l'enfant (Nardy, Chevrot & Barbu, à paraître).

La notion de compétence défendue par les théories fondées sur l'usage inclut les dimensions variationnelle et probabiliste de la sociolinguistique variationniste. La question de la nature du lien entre représentations linguistiques et connaissances sociales reste toutefois à approfondir.

6. Connaissances sociales et réseau de constructions

La distinction compétence-performance a été prise dès son origine entre deux conceptions. Dans la filiation de l'opposition langue-parole, elle vise à distinguer les observables redevables d'une science du langage de ceux que cette science abandonne à d'autres disciplines (Laks, en préparation). Dans la perspective adoptée par la psychologie dès le début du 20^{ème} siècle, elle opérationnalise une séparation entre comportements observés et modèle de fonctionnement sous-jacent.

Les approches fondées sur l'usage sont héritières des reformulations successives qui ont aménagé cette opposition sans toutefois l'abandonner. La conception intégrative de la compétence qui en résulte inclut des dimensions du langage considérées hors-champ dans une optique structuraliste : les processus cognitifs (apport de la psychologie), la dimension sociale et culturelle de l'usage (apport de l'ethnographie de la communication), les aspects variationnel et probabiliste du langage (apport de la sociolinguistique variationniste). De la distinction initiale forgée au sein des sciences du langage, il subsiste l'idée d'un système

structuré et stabilisé de connaissances linguistiques qui diffère des processus cognitifs instantanés mobilisés dans le temps de l'interaction. Ce système interne interagissant avec les processus, il est modifié par l'usage et n'est pas considéré comme un ensemble de représentations sous-jacentes, homogènes, stables et invariantes, actualisées dans une performance fluctuante (Lacheret, ce volume). Deux outils théoriques rendent compte de l'intégration de ces nouvelles dimensions à la compétence et de l'interaction entre système et usage : la notion d'évènement d'usage et celle de réseau de constructions.

La notion d'évènement d'usage ne renvoie à aucun des deux sens du terme *performance*. Un évènement d'usage n'est ni l'enregistrement du comportement linguistique, ni la réalisation imparfaite d'un système sous-jacent, mais un épisode interactionnel doté d'une dynamique propre. Les évènements d'usage sont des situations où les compétences hétérogènes se rencontrent et s'influencent à court terme ou à long terme, d'où l'aspect dynamique et non-déterminé de leur déroulement. Malgré la proximité déjà soulignée entre cette notion et la performance telle que la conçoit Hymes (1972), les tenants de l'approche fondée sur l'usage distinguent évènement d'usage et performance. Ils réservent le terme *performance(s)* à la désignation des données (corpus, observations plus ou moins outillées, jugements fondés sur l'intuition des locuteurs). Dans la pratique des chercheurs qui adoptent ce point de vue, l'analyse de données attestées est la contrainte majeure des modèles et des théories (Kemmer & Barlow, 2001). Ce ressourcement empirique (Laks, en préparation) replace l'étude du langage dans le courant général des sciences empiriques.

Le modèle de compétence qu'il s'agit de confronter aux données est un réseau de constructions porteuses de sens. En choisissant la construction comme unité de base de la compétence (Tomasello, 2003) plutôt que la notion d'opération combinatoire abstraite (Pinker, 1999), les approches fondées sur l'usage ouvrent les possibilités intégratives que nous venons d'évoquer. Les constructions sont l'ensemble des patrons, de divers degrés d'abstraction, associant formes et fonctions linguistiques : du mot à la structure de phrase la plus abstraite en passant par les expressions figées ou les schémas mixtes incluant éléments lexicaux et symboles grammaticaux (par exemple, *il y a + GN*) (Goldberg, 2003). La notion de construction assume une « responsabilité cognitive » au sens où elle renvoie sans équivoque à une entité mentale construite grâce à des

capacités générales telles la mémoire, l'apprentissage statistique ou l'analogie. Lors des épisodes de production et de réception du langage, cette entité est mobilisée par des processus cognitifs dont l'exploration est en chantier. Les modèles psycholinguistiques fondés sur la diffusion de l'activation (par exemple les modèles connexionnistes) sont particulièrement sollicités pour rendre compte du fonctionnement cognitif des constructions (Kemmer & Barlow, 2001). En effet, ces modèles n'instaurent pas une séparation complète entre processus et mémoire. Ils sont susceptibles d'être modifiés par leur fonctionnement et sont fondés sur la compétition et l'analogie. Enfin, la possibilité de compétition entre constructions plus ou moins disponibles généralise la notion de variation forgée par la sociolinguistique variationniste et implique une dimension probabiliste.

On constate que la définition de la compétence comme réseau de constructions intègre sans difficulté trois des nouvelles dimensions que lui prête l'approche fondée sur l'usage : la dimension cognitive, la dimension variationnelle et la dimension probabiliste. En revanche, malgré l'affirmation que les constructions incluent des informations concernant leur contexte d'usage, l'inclusion de dimensions sociale, culturelle ou pragmatique est plus problématique.

Schématiquement, l'organisation cognitive des relations entre connaissances linguistiques et connaissances indexicales donne lieu à deux conceptions (van Berkum et al., 2008). Selon la première conception, les informations indexicales et les connaissances linguistiques sont traitées par des dispositifs mentaux distincts. Dans le cas de la perception du mot *rose* prononcé avec l'accent du Midi, l'accès lexical s'effectuerait sur la base d'une représentation abstraite, extraite du signal et démunie d'informations indexicales. Parallèlement ou consécutivement, un *autre système* analyserait les traits liés de la méridionalité (/ɔ/, schwa final, etc.) et activerait les représentations sociales correspondantes. Dans la seconde conception, les informations sociales et linguistiques sont traitées par un dispositif unique. Les entrées lexicales elles-mêmes contiennent alors des informations indexicales et la perception d'une variante du mot *rose* active indissociablement et simultanément son sens et les représentations de la méridionalité. Quelques résultats récents renforcent cette seconde conception.

Une revue des travaux sur l'acquisition des variables sociolinguistiques (Nardy, Chevrot & Barbu, à paraître) établit que les patrons de variation

décrits chez l'adulte sont acquis précocement. Par exemple, des enfants de 3 ans interagissant avec leur mère utilisent plus souvent les variantes standard lors d'interactions éducatives (explication ou discipline) que lors de jeux ou d'activités routinières (Smith, Durham & Richards, à paraître). Ces ajustements, partagés par les mères pour certains traits linguistiques, préfigurent la capacité stylistique adulte. Depuis la naissance, les formes linguistiques sont utilisées et perçues au sein d'épisodes interactionnels véhiculant des informations sociales (distance ou connivence entre les interactants). Les conditions sont donc réunies pour que la formation d'un lien entre connaissances sociales et connaissances linguistiques soit une part du processus d'acquisition lui-même (Chevrot, 2011 ; Foulkes & Docherty, 2006).

Certains travaux ont approfondi la nature de ce lien chez l'adulte. Après des décennies consacrées à la description du sens social des variantes à l'aide de tâches explicites (jugement, entretien, appariement de deux voyelles), les méthodes du domaine émergent de la cognition sociolinguistique (Campbell-Kibler, 2010) suggèrent que l'information indexicale agit au cœur des processus cognitifs sous-tendant la compréhension du langage. Par exemple, la séquence *the* [mas] *probably lasted* est plus rapidement interprétée comme le début de la phrase *The **mast** probably lasted throughout the storm* (plutôt que *The **mass** probably lasted an hour on Sunday*) quand son audition est associée à l'image d'une personne noire susceptible de supprimer plus souvent les consonnes finales conformément à l'usage des américains d'origine africaine (Staum Casasanto, 2008, 2009). Squires (2011) a étendu ce résultat au niveau morphosyntaxique. La présentation d'une variante grammaticale non standard associée à une voix d'homme ou à l'image d'une personne considérée comme typique du milieu populaire favorise la compréhension ultérieure d'une construction morphosyntaxique similaire. Enfin, l'usage de techniques d'imagerie précise l'assise cérébrale de ces intégrations indexicales. La méthode consiste à enregistrer l'activité du cerveau provoquée par la perception d'une incohérence indexicale, c'est-à-dire l'audition d'un appariement improbable entre le contenu d'un énoncé et certaines caractéristiques vocales indexant l'âge, le genre ou la classe sociale (une voix « distinguée » produisant *J'emmène mes deux **pitbulls** partout où je vais*). Ces incohérences indexicales sont opposées à des énoncés cohérents et à des incohérences sémantiques (*On se lave les mains avec de l'eau et du **cheval***). Une première expérience utilisant

l'électroencéphalographie (Van Berkum et al., 2008) montre que l'incohérence indexicale, comme l'incohérence sémantique, se manifeste dans la même fenêtre temporelle (200-300 ms après le début du mot critique, par exemple *pitbull*) et avec les mêmes caractéristiques de polarité et de distribution sur le scalp que la construction du sens de la phrase en relation avec le sens des mots entrants. L'utilisation de l'imagerie par résonance magnétique fonctionnelle (Tesink et al., 2009) permet de localiser le surplus d'activité lié à l'audition des incohérences indexicales. Les zones impliquées chevauchent les secteurs généralement liés à l'unification entre connaissances lexico-sémantique et connaissances « sur le monde ».

Un aspect particulier de l'approche fondée sur l'usage permet de donner forme au lien étroit entre connaissances linguistiques et connaissances indexicales suggéré par ces premiers résultats. Dans ce cadre, la connaissance linguistique se forme et évolue à partir de traces mnésiques des événements d'usage auxquels le locuteur participe quotidiennement. Ce dernier mémoriserait des « morceaux concrets de langage » formés de séquences sonores associées à un sens et à des éléments contextuels (Tomasello, 2003) comprenant des informations sur le locuteur (voix, statut, genre), sur son intention communicative ou sur la situation. L'élaboration de constructions abstraites s'effectuerait par la mise en relation de ces éléments concrets sur la base de leurs ressemblances formelles et fonctionnelles. Ce scénario résolument orienté du concret vers l'abstrait offre deux opportunités de modéliser la relation entre connaissances linguistiques et connaissances indexicales. D'une part, la formation de schémas abstraits n'efface pas nécessairement les éléments concrets qui les sous-tendent (Kemmer & Barlow, 2001). Ainsi, l'information indexicale initialement mémorisée en lien avec les éléments linguistiques ne se perd pas lors de la formation d'une compétence plus abstraite. D'autre part, le processus d'abstraction concerne également l'information indexicale, qui s'organiserait elle aussi en catégories plus générales parallèlement à l'information linguistique.

Ces hypothèses ont été élaborées dans le cadre de la théorie des exemplaires appliquées aux phénomènes sociophonétiques, domaine où elles ont reçues des confirmations empiriques. La représentation lexicale d'un mot serait constituée des traces mnésiques de ses variantes phonétiques, assorties des informations indexicales qui les accompagnaient lors des rencontres avec ce mot (Foulkes & Docherty,

2006 ; Goldinger, 1998 ; Pierrehumbert, 2002, *inter alia*). L'extension de ces conceptions au niveau morphosyntaxique a été envisagée (Bybee, 2006) mais la collecte d'arguments expérimentaux n'en est qu'à ses débuts (Squires, 2011). L'idée générale est que le locuteur mémorise des exemplaires formés de séquences particulières de mots associés à des informations indexicales. Ainsi, en généralisant les constructions abstraites de la compétence mature à partir de ces exemplaires, le locuteur pourrait également extraire des patrons généraux concernant les catégories de personnes utilisant ces séquences ou ces structures (Hay and Bresnan, 2006).

Ces derniers développements semblent amener la notion de compétence linguistique sur un terrain incompatible avec sa formulation initiale. En suggérant que les informations indexicales en sont une dimension inhérente, ils remettent en question l'autonomie de la connaissance linguistique. Paradoxalement, c'est la théorie linguistique qui tient un rôle central dans cette quête pour l'intégration, dont l'outil principal est la théorie des constructions qui pérennise l'idée d'un système organisé de connaissances linguistiques.

- ARMSTRONG, N., 2002. Variable deletion of French ne: a cross-stylistic perspective, *Language Sciences* 24, 153–173.
- BATES, E., 1998. Construction grammar and its implications for child language research, *Journal of Child Language* 25, 462-466.
- BICKERTON, D., 1971. Inherent variability and variables rules, *Foundations of Language* 7, 457-492.
- BOURDIEU P., 1975. Le langage autorisé : note sur les conditions sociales de l'efficacité du discours rituel, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 5/6, 183-190.
- BYBEE, J., 2001. Frequency effects on French liaison, in J. Bybee & P. Hopper (Ed.), *Frequency and the Emergence of Linguistic Structure*, John Benjamins, 337-359.
- BYBEE, J., 2006. From usage to grammar: The mind's response to repetition, *Language* 82(4), 711-733.
- CAMPBELL-KIBLER, K., 2010. New directions in sociolinguistic cognition, *University of Pennsylvania Working Papers in Linguistics* 15(2), 31-39.
- CARON, J., 2001. Précis de Psycholinguistique, P.U.F.

- CEDERGREN, H.J. & SANKOFF, D., 1972. Variable rules: performance as a statistical reflection of competence, *Language* 50(2), 333-350.
- CHEVROT, J.-P., 2011. Rapport final du projet *Construction des Connaissances Langagières, Diversité des Usages, Contextes Sociolinguistiques*, ANR-06-APPR-001
[<http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00580019/fr/>]
- CHOMSKY, N., [1965], 1971. *Aspects de la théorie syntaxique*, Paris : Editions du Seuil.
- CHOMSKY, N. & HALLE, M., 1968. *The sound pattern of English*, Harper and Row.
- CLARK, L., 2007. Cognitive sociolinguistics: a viable approach to variation in linguistic theory, in Reich, P., Sullivan, W.J. & Lommel, A.R. (Ed.), *Lacus Forum* 33, *Variation*, Houston: LACUS.
<https://sites.google.com/site/lynnclarkling/publications>
- De BOYSSON-BARDIES B. & MEHLER J., 1969. Psycholinguistique, messages et codage verbal, *L'année psychologique* 69 (2), 561-598.
- DESAGULIER, G., 2011. Le programme sociopragmatique des grammaires de constructions, bilan et perspectives, *Intellectica* 56(2), 99-123.
- DURAND, J. & LYCHE, C., 2008. French liaison in the light of corpus data, *Journal of French Language Studies* 18(1), 33-66.
- FASOLD, R.W., 1991. The quiet demise of variable rules, *American Speech* 66, 3-21.
- FODOR, J. A. & GARRETT M., 1966. Some reflections on competence and performance, in Lyons, J. & Wales, R. J., *Psycholinguistic Papers*, Edinburgh University Press.
- FOULKES, P. & DOCHERTY, G., 2006. The social life of phonetics and phonology, *Journal of Phonetics* 34, (4), 409-438.
- GEERAERTS, D. 2007. Cognitive sociolinguistics and the sociology of Cognitive Linguistics, *Annual Review of Cognitive Linguistics* 5, 289–305 [interview réalisé par Marín-Arrese, Juana I.].
- GOLDBERG, A., 2003. Constructions: a new theoretical approach to language, *Trends in Cognitive Science* 7(5), 219-224
- GOLDINGER, S.D., 1998. Echoes of echoes ? An episodic theory of lexical access, *Psychological Review* 105, 251-279.
- HAUSER, M. D., CHOMSKY, N. & FITCH, W. T., 2002. The Faculty of Language: What Is It, Who Has It, and How Did It Evolve? *Science* 298:1569-1579.

- HAY, J. & BRESNAN, J., 2006. Spoken syntax: The phonetics of giving a hand in New Zealand English, *The Linguistic Review* 23(3), 321-349.
- HYMES, D.H., 1972. On Communicative Competence, in Pride, J.B and Holmes, J. (Ed.), *Sociolinguistics. Selected Readings*, Harmondsworth: Penguin, 269-293.
- KEMMER, S. & BARLOW, M., 2000. Introduction: A Usage-Based Conception of Language, in Barlow, M. & Kemmer, S. (Ed.), *Usage-based Models of Language Use*, CSLI Publications, VII-XXVIII.
- KEMMER, S. & ISRAEL, M., 1994. Variation and the usage-based model. In Beals, K., Denton, J., Knippen, R., Melnar, L. Suzuki, H. & Zeinfeld, E. (Ed.), *Papers from the 30th regional meeting of the Chicago Linguistics Society: Para-session on variation and linguistic theory, vol. 2*, Chicago Linguistics Society, 165-179.
- LABOV, W., 1972. *Sociolinguistic patterns*. Philadelphia, Pennsylvania: University of Pennsylvania Press.
- LABOV, W., 1994. *Principles of Linguistic Change. Volume 1: Internal Factors*, Oxford: Blackwell.
- LABOV, W., 2001. *Principles of Linguistic change. Volume II: Social Factors*, Oxford: Blackwell.
- LABOV, W., 2010. *Principles of Linguistic change. Volume III: Cognitive and Cultural Factors*, Oxford: Wiley Blackwell.
- LAKS, B., en préparation. Pourquoi y a-t-il de la variation plutôt que rien ?
- LEGALLOIS, D. & FRANÇOIS, J. (2011). La Linguistique fondée sur l'usage : parcours critique, *Travaux de linguistique* 62, 7-33.
- LYCHE, C. & DURAND, J., 1999. La variation et le linguiste: méthodes et analyses, domaines anglais et français, *Carnets de Grammaire* 4, CNRS et Université Toulouse-Le Mirail.
- MARCELLESI, J.B. & GARDIN, B., 1974. *Introduction à la sociolinguistique*, Larousse.
- MARTINET, A., 1990. La synchronie dynamique, *La Linguistique* 26 (2), 13-23.
- MEHLER J., 1969. Introduction, *Langages* 16 [Psycholinguistique et grammaire générative], 3-15.
- MENN, L. & MATTHEI, E., 1992. The "two lexicon" account of child phonology: Looking back, looking ahead, in Ferguson, C.A., Menn, L, & Stoel-Gammon, C. (Ed.), *Phonological Development, Models, Research, Implications*, York Press, 211-247.

- MILLER, George A., 1975. Some comments on competence and performance, *Annals of the New York Academy of Sciences* 263, 201-204.
- NARDY, A., CHEVROT, J.-P. & BARBU, S., à paraître. The acquisition of sociolinguistic variation: looking back and thinking ahead, *Linguistics*.
- PERRUCHET, P. & PACTON, S., 2006. Implicit learning and statistical learning: one phenomenon, two approaches, *Trends in Cognitive Science* 10(5), 233-238.
- PIERREHUMBERT, J., 2002. Word-specific phonetics. in Gussenhoven, C. and Warner, N. (Ed.), *Laboratory Phonology VII*, Mouton de Gruyter, Berlin, 101-140.
- PINKER, S., 1999. *Words and rules: the ingredients of language*, New York: Harper Collins.
- ROEPER, T., 2007. What frequency can do and what it can't, in Gülzow, I. and Gagarina, N. (Ed.), *Frequency effects in language acquisition: Defining the limits of frequency as an explanatory concept* [Studies on Language Acquisition], Berlin: Mouton de Gruyter, 23-48.
- SANKOFF, D. & LABOV, W., 1979. On the uses of variables rules, *Language in society* 8, 189-222.
- SAUSSURE, F. de, [1916] 1981. *Cours de linguistique générale*, Edition critique préparée par Tullio de Mauro, Paris : Payot.
- SMITH, J., DURHAM, M. & RICHARDS H., à paraître. The social and linguistic in the acquisition of sociolinguistic norms: caregivers, children and variation, *Linguistics*.
- SQUIRES, L. M., 2011. *Sociolinguistic Priming and the Perception of Agreement Variation: Testing Predictions of Exemplar-Theoretic Grammar*, Ph.D. Thesis, University of Michigan.
- STAUM CASASANTO, L., 2008. Does Social Information Influence Sentence Processing? *Proceedings of the 30th Annual Meeting of the Cognitive Science Society*, Washington, D.C.
[<http://csjarchive.cogsci.rpi.edu/proceedings/2008/pdfs/p799.pdf>]
- STAUM CASASANTO, L., 2009. *Experimental investigations of sociolinguistic knowledge*. Stanford, CA: Stanford University Ph.D. Dissertation.
- SUTHERLAND, S., 1966. Discussion of Fodor and Garrett's Presentation, in Lyons, J. & Wales, R. J., *Psycholinguistic Papers*, Edinburgh University Press.

- TESINK, C.M.J.Y., PETERSSON, K.M., VAN BERKUM, J.J.A., VAN DEN BRINK, D., BUITELAAR, J.K. & HAGOORT, P., 2009. Unification of speaker and meaning in language comprehension: An fMRI study, *Journal of Cognitive Neuroscience* 21: 2085-2099.
- TOLMAN, E. C. & HONZIK, C. H., 1930. Introduction and removal of reward, and maze performance in rats. *University of California Publications in Psychology* 4, 257-275.
- TOMASELLO, M., 2003. *Constructing a language: a usage-based theory of language acquisition*, Cambridge, Massachusetts, and London, England: Harvard University Press.
- VAN BERKUM, J. J. A., VAN DEN BRINK, D., TESINK, C. M. J. Y., KOS, M. & HAGOORT, P., 2008. The neural integration of speaker and message, *Journal of Cognitive Neuroscience*, 20(4), 580-591.
- WEINREICH, U., LABOV, W. & HERZOG, M., 1968. Empirical Foundations for a Theory of Language Change, in W. Lehmann et Y. Malkiel (Ed.), *Directions for Historical Linguistics*, University of Texas Press, 95-188.